

LES PORTES PARLENT LES BANCS ÉCOUTENT

Un còp èra Il était une fois un village entre vallée et montagne, qu'on appelait Laruns. Ni tout à fait un départ, ni vraiment une arrivée — un lieu de passage, mais jamais pressé.

On venait s'y ravitailler, s'y reposer, y retrouver d'autres visages. Les enfants jouaient près de la fontaine, les anciens, eux, regardaient, assis sur les bancs de pierre, juste à côté des portes. Ils saluaient les passants, les bergers avec leur troupeau et veillaient.

Au cœur du bourg, les ruelles serpentent comme des doigts tendus, bordées de maisons aux murs serrés, sobres et solides. Mais le secret de Laruns ne vit pas dans la pierre : il dort derrière les portes.

Ces grandes portes en arche, sculptées et gravées, ont abrité autrefois bêtes et hommes. Aujourd'hui fermées, elles gardent pourtant une mémoire — faite de laine, de foin, et de voix anciennes.

Car ici, les portes parlent et les bancs fidèles écoutent. Et entre les deux, circulent les histoires.

Il y a longtemps vivait Maï Boune, une vieille femme toujours assise au coin de la rue des sabotiers. On disait qu'elle était née avec le village, ou peut-être que c'était le village qui était né avec elle. Chaque soir, elle choisissait une porte, posait sa main sur la pierre, et racontait. Ses histoires venaient de là : d'un agneau qui parlait, d'un chant qui guérissait, d'un visage gravé dans la voûte.

Les enfants l'écoutaient sans bouger. Certains disaient que les volets frémissaient, que la pierre respirait.

Un soir, un étranger lui demanda :

— D'où viennent vos histoires ?

— D'ici, répondit-elle. Des murs. De ce qu'on ne voit pas si on ne s'arrête pas.

Maï Boune disparut, mais les bancs ne restèrent pas vides. Aujourd'hui encore, les anciens s'installent là, près des portes. Quand le vent se calme, les histoires reviennent. Doucement.

Car à Laruns, chaque porte est mémoire.

Chaque banc, une invitation.

Et ceux qui s'y arrêtent repartent changés.

Les contes ne vivent pas dans les livres.

Ils vivent ici.

Dans la pierre, la voix, et le regard patient des anciens.

L'ÉVEIL D'ASSOUSTE

Un còp èra Il était une fois, niché entre ciel et vallée, vivait un hameau discret, fait de vingt bâtisses de pierre, d'ardoise et de silence. On l'appelait Assouste, et les anciens disaient qu'il avait été bâti là où les étoiles s'arrêtaient pour rêver.

Les bergers y trouvaient jadis abri, chaleur et regards. Mais au fil des ans, les volets s'étaient refermés un à un, et seule la chapelle au bout de la route étroite restait allumée, comme une veilleuse pour les âmes en transhumance.

Seule une ferme, plus vieille que les autres, gardait ses volets clos depuis si longtemps qu'on en avait oublié le nom. Certains disaient qu'un souffle ancien y dormait. D'autres, qu'elle attendait quelqu'un.

Ce quelqu'un arriva un soir d'automne. Elle s'appelait Estela, une enfant au regard profond comme la nuit. On ne savait pas d'où elle venait, seulement qu'elle suivait les étoiles, et que son pas ne faisait pas de bruit.

Estela gravit la pente depuis Laruns, accompagnée d'un vieux pastou blanc. Elle s'arrêta devant la ferme close, posa sa main sur le bois et murmura :

« *Aubrechte Botcharè, Aci que So* »
« Ouvre-toi maintenant, Je suis là »

Alors, sans vent, sans force, les volets s'ouvrirent d'eux-mêmes. Une lumière douce, dorée, en jaillit, comme si le soleil lui-même avait dormi là. Elle ne brûlait pas. Elle éveillait.

Les cloches de la chapelle se mirent à sonner sans main, et dans les montagnes noires, les bergers levèrent les yeux. Ils virent Assouste devenu étoile. Pas au ciel, non. Une étoile sur terre. Une lumière guide, une promesse. Et ils descendirent.

Ce soir-là, les maisons s'ouvrirent une à une. Des rires oubliés sortirent des pierres, et les voix anciennes chantèrent comme jadis. Les brebis entourèrent la chapelle. Le hameau respirait. Il vivait.

Depuis, chaque année, à la même nuit, les bergers, les enfants, les voyageurs de Compostelle, viennent jusqu'à Assouste. Ils disent que la lumière brille et que tant que l'étoile marcheuse Estela ouvrira les volets, nul ne sera seul dans la montagne..

Et quand la brume recouvre les sentiers, il suffit de lever les yeux vers le flanc de la vallée, là où la route est trop étroite pour deux voitures, et l'on aperçoit la lumière d'Assouste, comme une étoile tombée là pour nous attendre.

LA MÉMOIRE DE LA PIERRE

Il y a longtemps, bien avant que les cartes ne dessinent des frontières entre la France et l'Espagne, il y avait un géant de pierre, étendu sous le ciel, son cœur battant au rythme des torrents. On l'appelait le Vieux Rocheux, car il n'était ni homme ni montagne, mais quelque chose entre les deux. Le Pic du Midi d'Ossau était sa tête — dressée, fière, scindée en deux comme un vieux souvenir de deux begers, frères fâchés. Ses bras coulaient dans les gaves de Bious et de Brousset, et se rejoignaient dans sa paume, au creux d'un hameau de passage, ignoré du monde : Gabas.

Chaque nuit, le Vieux Rocheux rêvait. Il rêvait des pas qui le traversaient :
Des brebis nerveuses qui fuyaient l'orage,
Des vaches lentes et paisibles qui broutaient la mémoire des prairies,
Des pastous aux aboiements ronds comme des pierres de rivière,
Des hommes aux jambes fatiguées, aux cœurs ouverts, venus de Compostelle ou de l'autre versant des Pyrénées.

Et parfois, en silence, des ombres de loups ou la patte lourde d'un ours, venus eux aussi goûter à la traversée.

Tous marchaient sans voir que sous leurs pieds, la pierre écoutait.

Un jour, une ardoise se fissura sur un toit du hameau. Une seule, fine et noire, mais elle vibrait d'un son étrange. Un jeune garçon du coin, Luc, curieux et un peu sauvage, la ramassa. Lorsqu'il la toucha, il entendit un murmure.

« *Pren soenh de ju, queseo la memori.* »
« Prends soin de moi, je suis la mémoire. »

Dès lors, Luc commença à récupérer les pierres tombées, les éclats d'ardoise, les rochers fendillés au bord des sentiers. Il les rassembla au cœur de Gabas, à la jonction des deux gaves. Il en fit une œuvre étrange, ni mur ni maison, des monticules d'ardoise, disposées en cercle comme un nid de pierre, ouvert aux vents et aux regards.

Chaque pierre qu'il ajoutait racontait une histoire :
Celle d'un berger tombé amoureux d'une randonneuse.
Celle d'un orage qui avait emporté un sentier.
Celle d'un veau né sous la lune, près du gave.
Celle d'un pas d'homme, venu du sud, reparti vers le nord, le cœur apaisé.

Quand la dernière pièce fut posée, le cercle vibra doucement. Le Vieux Rocheux s'éveilla dans le murmure du vent, content de voir que sa mémoire n'était pas oubliée, que la pierre avait parlé, qu'un enfant avait compris. Depuis ce jour, on dit que quiconque entre dans le chemin de mémoire des pierres à Gabas, s'il pose la main sur une ardoise, peut entendre une voix : pas la sienne, mais celle du lieu, une histoire qui l'attendait.

Et dans la vallée d'Ossau, ceux qui écoutent les pierres savent que rien ne disparaît, tant qu'on s'en souvient.